le 8 Février 1870

LETTRE

A

M. LE PROFESSEUR BOUVIER

SUR

L'ATTITUDE ACTUELLE DES PARTIS ECCLÉSIASTIQUES A GENÈVE

A L'OCCASION DE SES DEUX DERNIÈRES PUBLICATIONS

PAR

J.-J. DUFOUR, pasteur.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER FRÈRE EN JÉSUS-CHRIST.

La grande publicité que vous donnez à des épanchements chaleureux, me lave du reproche d'indiscrétion que je pourrais encourir, du moment où je me permets de parler simultanément de votre lettre à M. Tournier, et du mémoire dans lequel vous donnez à tous vos collègues, sans distinction, une leçon fraternelle. Cette indiscrétion, si elle existe, sera tout au profit de la charité. Votre lettre, lue à sa date, ne me fournit guère que des sujets de remerciements profonds et sincères; elle enlève toute amertume aux impressions un peu vives sous lesquelles on pourrait vous écrire dans un moment de surexcitation. Quant à votre mémoire, il présente des assertions et des perspectives qui tendent à égarer l'opinion, et devant lesquelles le silence ne me paraît pas devoir se prolonger. Je n'ai pu le lire sans pren-

dre quelques notes. Permettez-moi d'en faire usage, tout en me rappelant ce qui s'est passé dans notre église depuis le 29 novembre dernier.

En lisant votre remarquable mémoire, j'avais été frappé de vos intentions débonnaires (je dirais naïves si je n'y voyais un fruit de la science), à trouver une conciliation rationnelle entre les opinions des deux partis, dont l'un nous a avertis de sa naissance par ses attaques contre la Bible, dont l'autre, sans avoir, il est vrai, jamais déclamé contre la critique, donne sincèrement à la Bible le nom de Parole de Dieu. J'avais été surpris qu'un savant vînt nous parler de synthèse entre des choses qui, dans nulle science, ne comportent la synthèse, puisqu'il s'agit de faits historiques, la naissance miraculeuse de Jésus-Christ, sa résurrection, son ascension, points sur lesquels le oui et le non s'excluront toujours, quels que soient les progrès de l'apologétique. Quoiqu'il en soit de ces questions un peu abstruses pour la grande majorité du public, les événements ont marché dans un sens qui a donné raison à mes prévisions, plus terre à terre que les vôtres. La Déclaration de principes a montré que quarante-huit de nos collègues pensent comme moi. Les récriminations dont nous sommes l'objet, dans la presse dite libérale, prouvent, d'autre part, que de ce côté tout accommodemcnt doctrinal est impossible. Quand les orthodoxes en présenteraient un à leurs opposants, ceux-ci vous diraient, comme l'un de leurs chefs de file français, qu'ils le repousseraient, eût-il pour base la formule « *deux et deux font quatre !* » Vous avez enfin reconnu, dans votre lettre à M. Tournier, l'illusion de votre espérance, avec une humilité et une loyauté que je m'abstiens de louer, sachant que l'éloge est une injure lorsqu'il s'adresse au mérite incontesté.

Dans les circonstances où nous sommes, il ne peut rester de votre éloquent discours que deux choses, malheureuse-

ment distinctes : d'une part une pensée de conciliation chrétienne que Dieu ne peut manquer de bénir en temps opportun ; d'autre part une pensée très-dangereuse, qui ne peut que troubler la foi d'un grand nombre de nos paroissiens, et compromettre le ministère de tout pasteur désireux d'être fidèle. Vous donnez à supposer à tous ceux des membres de notre église qui ne sont pas forts sur la théologie, qu'une différence secondaire sépare les deux formes de christianisme qu'on leur présente. Les deux formes, ai-je dit, puisqu'il faut employer votre style, et que, malgré votre indépendance et vos convictions évangéliques; vous vous servez de ce terme qui préjuge négativement bien des questions, et donne d'entrée un certificat de baptême au rationalisme religieux le plus avancé.

Très-involontairement, très-innocemment, mais de manière à ne pas s'y méprendre, vous encouragez l'erreur de ceux qui sont enclins à regarder les grandes questions de la foi comme peu importantes, et à penser que tout ce qui est dit par un ecclésiastique est bon à prendre. Vous encouragez inversément ceux qui ont pour notre ministère des sentiments tout autres que ceux de la bienveillance, à en vouloir singulièrement à ces hommes de paix qui ne se bornent pas à combattre ce qui est anti-chrétien, mais font la guerre au christianisme lui-même, en le repoussant sous sa forme la plus attrayante, « la forme libérale. »

« Qu'est-ce que la divergence entre vous, auprès de celle qui vous sépare les uns les autres de..., de..., de... » Et vous signalez, en sentinelle vigilante, les ennemis communs à la rencontre desquels il nous faut marcher ensemble sous un drapeau à deux couleurs. Ces ennemis les voici : C'est le panthéisme, que votre respect pour la grande pensée moderne, peut-être aussi pour les Védas, ne vous permet pas de stigmatiser cavalièrement, à l'instar des prêtres romains, mais que vous éconduisez assez nettement pour

que l'on ne vous soupçonne pas de l'installer dans nos temples; c'est l'athéisme, que vous nommez sans peur, et dont vous indiquez les représentants ; c'est, au fond de tout cela, quoique vous ne l'ayez pas mise en cause, l'immoralité, que combattent certainement dans leur ministère pastoral, nos collègues libéraux, et contre laquelle le plus éminent d'entre eux dirigeait le feu de sa mâle éloquence, dans un temps où, loin de supposer qu'il s'en servirait un jour contre nos croyances les plus chères, nous étions heureux de travailler à côté de lui. Qu'est-ce que la divergence entre vous? Peu de chose comparativement, pensez-vous, et dès lors il faut l'oublier, puis serrer les rangs dans la lutte contre le matérialisme contemporain.

Pensée généreuse, et dans laquelle vous avez été devancé aux applaudissements des orthodoxes les plus orthodoxes, mais sur un terrain où la fidélité aux convictions les plus étroites n'a rien à souffrir, par qui? Par des libéraux? Non, mais par des hommes qui accepteraient à peine une solidarité ecclésiastique avec la majorité des quarante-neuf signataires, particulièrement par M. de Pressensé.

Pensée généreuse, et à laquelle il n'est parmi nous personne qui ne souscrive quand elle ne se mêlera pas à des questions d'église, et que vous n'irez pas jusqu'à nous contester le droit de protester contre toute erreur qui ne serait pas du matérialisme.

Pensée généreuse, et dont l'acceptation franche du côté des libéraux préparerait certes un rapprochement. Faites parler au cirque l'un quelconque de leurs orateurs, en obtenant de lui qu'il n'attaquera que le matérialisme. Je ne puis lui promettre les applaudissements de son public, mais je vous garantis que notre joie égalera notre surprise.

Notre surprise! et pourquoi? Parce que le mouvement dit libéral est essentiellement négatif. En l'appelant religieux, les signataires de la Déclaration ont supposé leurs

lecteurs assez lettrés pour savoir que « religieux » et « pieux » ne sont pas toujours synonymes, et qu'il n'existe d'autre adjectif que celui de « religieux » pour qualifier généralement ce qui se rapporte à la religion. La négation! voilà ce qui donne à ce mouvement sa nouveauté, son intérêt, son espérance.

Sa nouveauté! De tout temps, dans les grandes églises, sans excepter les plus fortement disciplinées, il y a eu des hommes qui ne croyaient que très-faiblement aux miracles et aux dogmes et qui se rabattaient sur la morale et la religion naturelle, mais en taisant leurs négations. Sans parler des Sadducéens, cela s'est vu dans l'Eglise romaine, dans l'Eglise anglicane, dans l'Eglise luthérienne. Nous avons lieu de croire que cela s'était vu, peut-être, chez nous. Mais on n'appelait pas chrétiens libéraux ces docteurs réservés et prudents. La question du christianisme libéral ne s'est posée à Genève que le jour où la négation a revendiqué le droit de s'afficher dans l'église, le jour où l'on a prétendu qu'un diplôme de consécration couvrait d'un caractère inviolable devant l'opinion tout ce qui peut être dit officiellement par un ecclésiastique, depuis des attaques voilées contre des dogmes vénérés jusques à de sévères remontrances à des femmes pieuses qui osent s'affliger de l'irréligion de leurs maris.

Son intérêt! Les apôtres du christianisme libéral savent comme vous et moi que la religion naturelle et la morale ne captivent pas les masses populaires. Ces sujets peuvent être rajeunis par un Ernest Naville, mais des hommes de cette portée n'abondent nulle part. Ce que les libéraux savent également, c'est que le scandale captive toujours, qu'il a servi à fonder des popularités brillantes, que des hommes de génie, des Rousseau, des Béranger, s'en sont servis comme passeport pour faire circuler de nobles idées. La négation religieuse est toujours un scandale, dont le né-

gateur lui-même, s'il est sérieux, a peur quelquefois. « N'importe, » semblent se dire quelques-uns, « nous l'emploierons, en n'y allant qu'à petites doses. Faisons entendre que jusqu'à ces dernières années on n'a rien compris à la religion, que la vieille foi dans l'action divine, les dogmes, les liturgies, les prières pour obtenir quelque grâce, sont des contraventions à la pensée primitive de Jésus, que Saint-Paul était un esprit fort, que les prophètes étaient de nobles rêveurs; insinuons que ceux qui pensent autrement sont des arriérés, des réactionnaires, des hypocrites ou des dupes. Ces idées ne sont pas tout-à-fait nouvelles: on en trouverait quelque trace dans des livres qu'on ne lit plus; mais c'est une curiosité de les entendre proclamer en certaines circonstances. Il y aura bien quelques hommes qui suspendront une conversation d'estaminet pour entendre parler contre la vieille religion de leurs pasteurs. »

Et si ces négations, pour la plupart surannées, ne convertissent pas tout le monde au programme des libéraux, qui peut méconnaître la puissance qu'elles mettent dans leurs mains, en leur assurant l'appui de ceux qui, bien avant eux, les avaient acceptées? C'est par là que le nouveau rationalisme (permettez-moi de l'appeler une fois par son vrai nom) se recrute de beaucoup d'incrédules honorables qui sentaient, comme vous le leur avez dit en 1866 dans un sermon, qu'il ne leur sied pas de jouer un rôle d'initiative dans l'Eglise. C'est par là que des meneurs peuvent influencer les élections et faire subir quelque jour à notre Eglise les destinées de sa sœur cadette, l'Eglise réformée allemande. Si nous arrivons à ces funestes extrémités, c'est que nos collègues libéraux auront été débordés. Mais les partis passionnés manquent toujours de prévoyance.

En attendant, ces allures négatives font l'espérance des libéraux, même de ceux qui sont encore timides en prédication et dont les croyances personnelles renferment, à ma con-

naissance, des éléments affirmatifs sur lesquels une entente aurait été possible. Ils ne désavouent point ceux qui croient que tout mouvement religieux doit commencer par des négations. Ils arrangent à leur gré l'histoire de la réformation, qni dément si hautement cette thèse. Cette attitude négative semble si décidée sur toute la ligne, que leur demander d'y renoncer, c'est demander le suicide du parti bruyant qui s'organise.

Faut-il s'affliger sans mesure de tout cela ? Non ! car il n'est pas toujours bon que les divergences soient cachées. Tout en croyant avec les bonnes gens que l'erreur ne fait rien perdre au genre humain par son silence, je ne veux pas donner prise à la malveillance que l'on a soulevée contre notre Eglise en appelant dissimulation le régime de paix dans lequel nous avons vécu quelques années avec des collègues auprès desquels nous n'avons jamais eu et nous n'aurons jamais à exercer un ministère inquisitorial. Je constate seulement que la divergence est trop grande pour que nous puissions en faire abstraction tant qu'elle subsistera.

« Qu'est-ce que la divergence entre vous, auprès de celle qui vous sépare les uns et les autres des athées ? » Je n'oublie point vos restrictions ; je sais qu'elles sont aussi importantes dans votre conscience que dans la mienne. Cependant on va loin avec ce raisonnement, et vous vous garderiez d'en user en toute autre matière. Qu'est-ce que la divergence qui nous sépare, protestants et papistes, auprès de celle qui nous sépare les uns et les autres de ces mêmes athées ? et néanmoins vous ne nous demandez pas, pour unir des forces divisées, de nous rallier au Vatican, qui, d'aussi bonne grâce que les libéraux, nous permettrait, j'en suis sûr, de penser en nous-mêmes tout ce que nous voudrions, si nous renoncions à faire contre ses doctrines des déclarations de principes. Qu'est-ce que la

divergence entre Jésus, Moïse et Mahomet, auprès de celle qui sépare le monothéisme de l'idolâtrie? Cependant vous ne condamnez pas les missions chez les mahométans et les juifs, et vous demandez encore moins aux trois grands cultes théistes de se fusionner sous le drapeau d'un jéhovisme commun. Qui dit trop ne dit rien. Je le sens en vous écrivant; je m'étonne que vous ne l'ayez pas senti en nous exhortant. Tout commençant en rhétorique pourrait calquer sur votre raisonnement beaucoup de périodes aussi concluantes et montrer une *illusion d'optique* et des *luttes insensées* dans toute protestation contre des erreurs et des maux qui peuvent être dépassés.

Vous l'avez compris. Aussi bien nous recommandez-vous de rester unis avec les libéraux, non-seulement parce qu'ils reconnaissent, avec le peuple français de 1794, l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, non-seulement parce qu'ils veulent, comme tout le monde aujourd'hui, l'amélioration des masses et le soulagement des misères, mais surtout parce qu'ils reconnaissent, à leur manière, la royauté de Jésus-Christ.

Est-ce le théologien distingué, le professeur, l'homme habitué aux expressions parfaitement adéquates, qui a pu nous dire cela? ou bien ce terme de royauté de Christ, sur lequel « on a savamment parlé dans notre dernière assemblée pastorale suisse, » n'est-il ici qu'une métaphore, je dirais presque un calembour si j'avais le courage de plaisanter?

Non! je ne plaisante pas. La tristesse, la gravité du sujet et mon respect pour vous me le défendent, quelque tentation qui se présente au vieil homme. Mais vous employez une expression ambiguë, tout en nous fournissant les données à l'aide desquelles un simple catéchumène vous montrerait qu'il n'y a que pure homonymie et cousinage éteint entre les idées dont vous voulez former un faisceau

fraternel. Pour les uns, Jésus est roi « par la vertu, par le génie. » Pour les autres, il y est roi parce qu'il est « Fils unique de Dieu, Médiateur venu du ciel, Parole de Dieu, Dieu même. » Pour les uns, roi comme les Socrate, les Zénon, les Descartes, les Humboldt, qui ont tenu aussi le sceptre dans les hautes régions de la vertu et du génie. Pour les autres, roi d'une royauté qui se confond avec celle du Père et déborde toute notion de souveraineté. La différence est grande, vous la sentez, vous la caractérisez. Mais vous ne vous découragez pas dans votre irénisme chevaleresque, et sur ce rapport lexicologique et accidentel vous voulez fonder la base d'une entente viable entre des hommes qui ne peuvent oublier entièrement le sens des mots.

Votre idée n'est pas heureuse. Les libéraux les plus respectables, ceux qui ne veulent pas donner le change à l'opinion publique sur leurs visées, ceux qui, selon le mot célèbre de l'un d'eux, ne veulent pas mettre « leur drapeau dans leur poche, » ne goûteront pas cette accommodation : ils ne voudront pas agir en missionnaires jésuites. Les orthodoxes, qui croient sérieusement avec Saint-Paul que Jésus a reçu l'empire sur les vivants et sur les morts, repousseront cette profanation d'une formule sacrée. Avec Vinet, ils appelleront « dérisoire » cette royauté que l'incrédulité contemporaine donne à leur Sauveur, tout en le souffletant. Ils ne penseront pas comme nous, parce que la souveraineté de Christ n'est pas à leurs yeux une affaire d'expérience personnelle avant tout. Invisible et méconnue, elle subsiste dans le ciel, alors même que tous, tant que nous sommes, orthodoxes et libéraux, nous sommes loin d'avoir humilié nos cœurs sous sa discipline sainte.

Si donc vous nous proposez un mode de vivre pacifique, ne le faites pas reposer sur la plus équivoque de toutes les bases. Parlez-nous de nécessités historiques qui main-

tiennent un régime ecclésiastique sous lequel la fidélité de la prédication ne peut être toujours garantie; rajeunissez le sujet des confessions de foi; rappelez-nous ce dont je suis très-convaincu : que, si l'on réussissait à les exhumer, elles n'empêcheraient pas le rationalisme de se glisser partout, en dépit des jointures les plus serrées, et de subir leurs affirmations autoritaires, comme il subit notre Bible, notre serment de consécration, nos liturgies, notre règlement organique. Choisissez enfin (le triage ne sera pas long), parmi les rares affirmations du christianisme libéral, un axiome précis auquel on puisse se rattacher. Mais ne créez pas une occasion nouvelle de luttes par une convention à double sens, dont l'explication ramène tout ce qui est en litige.

Vous ne vous en tenez pas là, je le sais. Vous nous donnez d'excellents conseils pour nous entendre tout de bon, après nous être entendus à la faveur d'un *quiproquo*. Les libéraux feront l'expérience intérieure de la royauté du Christ, et finiront immanquablement par s'entendre tout au moins avec les orthodoxes modernes. Les orthodoxes non-modernes, en s'appliquant aussi à se soumettre toujours plus à cette royauté, adouciront les angles de leur système : ils dogmatiseront moins. Quoique, sous ce dernier rapport, j'estime que vous avez prêché à des convertis, je vous serre cordialement la main, et ma reconnaissance augmente en ce moment, où je reçois votre seconde brochure. Vous me paraissiez mettre un peu trop d'huile dans votre pompe à feu, maintenant vous nous apportez des matériaux pour reconstruire l'édifice quand l'incendie l'aura détruit. Vous jetez les fondements d'une théologie indépendante. Le cadeau est précieux, et je l'accepte avec une gratitude sérieuse et sans mensonge. Toutefois, la manière dont vous l'offrez appelle aussi une fraternelle et franche explication.

Vous aimez à garder l'indépendance au milieu des luttes, à planer au-dessus des orages, à recueillir la consolation glorieuse qu'une voix vous fait entendre des profondeurs de l'avenir, comme autrefois au poète :

. . . . a te fia bello
Averti fatta parte per te stesso.

Je comprends votre goût, je le partage, je le respecte à plus forte raison. Il est sans doute bien des gens qui pourraient vous dire que la vraie impartialité n'engendre pas nécessairement la neutralité, qu'elle l'interdit quelquefois; que dans un débat où la fidélité à l'Évangile est en cause, il n'est pas question de nos neutralités humaines; qu'en se posant comme le seul indépendant, ou à peu près, on intente au prochain une accusation sérieuse; que, si la neutralité a quelquefois son héroïsme, elle ne l'a pas toujours; qu'en exposant aux petits martyres, elle épargne les grands. Je ne suis pas de ces gens-là, et, si j'en étais, je suspendrais à votre égard toute satire. Je connais votre noble caractère, et les vérités dures ne vous concernent pas. Cela dit, je jette un coup d'œil sur votre nouvelle théologie. Je lis avec plaisir et religieuse édification; car, sans méconnaître le sceau toujours original d'une intelligence profonde et d'une imagination brillante, sans accepter toutes vos thèses, j'y retrouve des idées auxquelles j'étais affectionné depuis longtemps, et par lesquelles je suis arrivé aux convictions qui m'ont commandé de signer la déclaration de principes.

Vous nous conseillez une voie tout expérimentale et intérieure pour parvenir à la vérité qui nous réunira tous. Vous nous rappelez la parole du Sauveur : *Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il connaîtra si ma doctrine est de Dieu, ou si je parle de mon chef*. Vous nous rappelez, d'une manière digne de Vinet, les horizons que cette simple

parole ouvre à la théologie, quittant à cet appel divin les aridités de la scolastique et de l'intellectualisme, et se pénétrant d'un souffle large et céleste, pour nous conduire aux plus saintes hauteurs. Oubliez-vous que c'est là le lait que nous avons sucé tous ! Oubliez-vous les noms de deux de nos vénérables professeurs, aujourd'hui recueillis dans un monde meilleur, après avoir parcouru leur pieuse et savante carrière en nous montrant l'union de la vie et de la vérité? Oubliez-vous que l'éloquence de M. Martin, popularisait, il y a trente ans, ces idées dans nos chaires? Oubliez-vous, que si elles ont, depuis Schleiermacher, passé du domaine du vieux piétisme dans celui de la haute philosophie, le christianisme évangélique n'a jamais cessé de les professer et de les pratiquer? Oubliez-vous que si elles donnent une arme contre une orthodoxie scolastique, qui n'existe plus guère qu'à l'état de mythe ou d'épouvantail, c'est une arme à deux tranchants dans les discussions religieuses? Oubliez-vous que si elles conduisent à une large tolérance en matière de questions critiques qui ne concernent pas la vie, elles conduisent, logiquement, en dogmatique pure, à ce raisonnement que les libéraux aiment moins encore que toutes les affirmations autoritaires : « Vous croyez que Jésus a parlé de son chef, donc vous n'avez jamais voulu faire la volonté de Dieu. Apprenez à vous sanctifier et vous penserez mieux. » Nous allons, comme vous le dites, « timidement » dans cette voie. Vous pouvez nous le reprocher au nom d'une fidélité sévère, mais non dans un discours pour le maintien de la paix entre orthodoxes et libéraux.

Vous n'aimez pas l'emploi du mot « autorité » quand il s'agit d'un moyen de conviction. Je suis pleinement de votre avis, ou plutôt de celui de notre Sauveur qui préférait à ce mot celui de « témoignage digne de foi. » Je pense comme d'illustres théologiens de l'Allemagne, aussi larges et hardis que profondément évangéliques, en tout cas nullement li-

béraux dans le sens actuel du mot, que l'on a donné une arme puissante aux sceptiques et aux rationalistes, lorsque l'on a placé au frontispice de l'enseignement chrétien, l'idée nullement biblique de l'abdication de la raison humaine devant un livre fermé dont l'origine divine ne peut avoir que des preuves provisoires tant qu'il n'a pas été religieusement sondé; je crois que l'Église a payé cher cette imprudence, comme toutes celles, où elle s'est montré plus royaliste que son Roi. Je crois également que suivant l'étymologie biblique, la révélation n'est pas l'ensemble des lettres dont se compose le canon sacré, mais l'ensemble des faits révélateurs par lesquels Dieu a manifesté son dessein de sauver le monde en Jésus-Christ. Dans tout cela je ne vois rien qui ne soit d'accord avec votre théologie indépendante, telle que vous la crayonnez dans votre aperçu, rien non plus qui ne soit d'accord avec notre déclaration de principes, malgré l'accusation involontaire mais terrible que vous portez contre nous, en nous signalant à l'opinion publique comme coupables de l'irrémissible péché d'obscurantisme.

Il est vrai que nous avons proclamé l'inspiration surnaturelle des Ecritures. Nous l'avons fait parce que nous y croyons de tout notre cœur. Mais vous étonneriez-vous de cette affirmation dictée par l'expérience que vous nous avez recommandée, et qui nous a montré dans toutes ces Ecritures un esprit qui n'est point d'ici-bas? Cette voie expérimentale ne serait-elle recommandable à vos yeux que dans le cas où elle amène à des résultats tellement négatifs qu'ils seraient incompatibles avec la formule large et pieuse que nous avons adoptée?

Il est vrai que nous avons employé ce même terme d'autorité que vous proscrivez avec raison dans la question toute psychologique de l'origine de la conviction personnelle. Mais nous l'avons employé sur un tout autre

terrain, et dans un sens où l'acceptent les théologiens évangéliques les plus sincères et les plus larges. Nous avons parlé de la règle d'enseignement dans l'église, qui, en tant que société terrestre a une règle, et qui, relevant de Jésus-Christ, n'entend pas être un bazar de doctrines ouvert à tous venants. Nous reprocherez-vous peut-être d'avoir manqué de largeur en ne reconnaissant pas d'autre source de doctrine marquée d'un sceau d'autorité, que la Bible, fût-ce le Syllabus de Rome, ou le programme de Neuchâtel?

Il est vrai enfin, que, comme élaboration scientifique, comme synthèse nouvelle, comme système, nos articles peuvent fournir matière à la glose des fins connaisseurs. Vous ne nous l'avez pas dit avec la majesté sévère du théologien qui nous a rudoyés sous le voile de l'anonyme; vous nous l'avez tout au plus fait sentir avec une fraternelle indulgence, et sans intention. Que voulez-vous? Sans admettre le moins du monde que tous ceux qui n'ont pas été illuminés par M. Buisson ne soient qu'un vil *pecus*, nous nous sommes rappelé que nous parlions, non à un jury de thèses, mais à nos paroissiens, et que nous avions à tenir compte d'une inquiétude que plusieurs d'entre eux avaient exprimée. Ils nous avaient demandé non pas une dissertation de théodicée ou d'herméneutique, mais un gage de notre loyauté. Ils nous avaient demandé si, par hasard, nous ne fraternisions point avec le christianisme libéral, comme nous avons toujours fraternisé, et comme nous désirons encore autant qu'il est en nous, de fraterniser avec ceux de nos collègues et anciens amis qui lui ont ouvert les portes de notre Eglise. On nous avait demandé si nos principes n'avaient point fléchi, si nous croyions toujours aussi simplement à ce vieux christianisme dont on annonce la chute comme prochaine, à ces faits sacrés de l'histoire biblique qui se retrouvaient naguère au fond de toutes les prédica-

tions, malgré les diversités dogmatiques ; à cette rédemption sainte que nos communions rappellent ; à ces consolations que nous donnons dans les deuils, en montrant le Ressuscité. Dans le sentiment de notre faiblesse, mais devant Dieu, nous avons déclaré que nous maintenions notre serment. On aurait pu le dire plus savamment ; des noms éminents, parmi lesquels vous ne me soupçonnerez pas de placer le mien, en sont le gage. On ne pouvait le dire plus lumineusement que nos rédacteurs ; et je ne crois pas que leurs formules si simples aient excédé ce que vous avez toujours prêché, à la grande édification de nos saintes assemblées. Si votre théologie de l'avenir n'est pas une déviation de votre théologie présente, c'est aux orthodoxes de vous dire à leur tour, en voyant votre attitude solitaire : « Qu'est-ce que la divergence entre nous ? »

Il est superflu de m'expliquer, et d'ajouter que je n'ai point en vue votre refus de signature, considéré en lui-même. Si vous n'aviez pas cru devoir le justifier publiquement, il échappait de plein droit à toute allusion, comme celui de plusieurs de nos amis, orthodoxes ou presque orthodoxes, auxquels, malgré des relations bien plus étroites que celles que j'ai le bonheur de soutenir avec vous, je me suis gardé d'adresser la plus petite observation, dans le forum de l'intimité. — Le long retard qui a précédé notre déclaration montre combien nous comprenons une attitude passive, qu'il nous eût été doux de pouvoir conserver. Mais, dans votre apologie, vous avez tellement entrelacé ce qui concerne votre conduite et ce qui concerne vos principes, que, tout en discutant des questions d'église, j'ai dû cotoyer l'inviolable domaine des motifs personnels. Si j'y suis entré, c'est à mon insu, et je réclame votre pardon.

Que votre détermination soit bénie de Dieu, comme je ne doute pas que le sera la nôtre ! Qu'elle soit comprise de ceux qui s'en réjouissent, comme elle est respectée de ceux

qu'elle afflige momentanément! Qu'elle vous assure le droit d'être écouté de nos collègues libéraux, mieux que nous ne l'avons été quand nous faisions tout pour éviter une scission déplorable! Que s'affranchissant des influences de l'étranger, renonçant à favoriser son intervention dans nos affaires, se pénétrant d'un esprit plus genevois et ne nous humiliant que par l'exemple d'un zèle chrétien, ils nous forcent de renoncer à toute apparence de polémique, pour travailler avec eux dans l'entente la plus honorable, au bien de notre église nationale, et à l'avancement du règne de Christ dans nos propres cœurs!

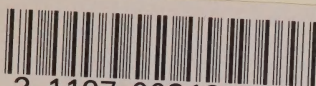
Agréez, Monsieur et très-cher frère, l'assurance de mon affectueuse considération en Jésus-Christ.

Dardagny, janvier 1870.

J.-J. Dufour, *pasteur.*

PS. - Des occupations pressantes et des circonstances imprévues m'ont fait subir un retard qui pourrait diminuer l'actualité de quelques-unes de mes observations. Ne pouvant ni reprendre mon travail sous des proportions qui m'entraîneraient à une étude générale des questions que vous avez remuées, ni laisser vos brochures sans réponse, je le publie avec toutes ses imperfections. Ceux qui le liront voudront bien se rappeler que, malgré mes allusions fréquentes à une démarche collective, la responsabilité de cette publication n'appartenant qu'à moi seul, ne peut retomber à aucun titre sur les autres signataires de la Déclaration de principes.

Genève. — Imprimerie Soullier et Wirth, Cité 19.


3 1197 00318 7512